

L'ensemble conserve une forme orale et les questions des étudiants sont retranscrites, ce qui rend la lecture plus aisée. Les échanges sont familiers, parfois drôles ; le ton est alerte, B. L. se livre volontiers aux anachronismes pour rendre raison des arguments du dialogue de Platon et convoque des autorités avec une certaine désinvolture (« ce juif de Socrate », juif parce que moralisateur, attribué à Nietzsche alors qu'il s'agit de Clavel, comme le note l'éditeur du cours). On croise les ministres Devaquet et Fillon, la guerre du Golfe et des philosophes contemporains (Sartre, Deleuze, et avant tout Levinas, dont B. L. rappelle souvent qu'il est son maître en philosophie). B. L. s'intéresse pour l'essentiel aux preuves de l'immortalité de l'âme et sa lecture s'en tient donc au premier tiers du dialogue, pour s'interrompre au seuil de l'autobiographie de Socrate, aux pages 99 et suivantes. C'est la manière dont la mort est une affection de la vie philosophique qui intéressait B. L. Et c'est à en dialoguer très librement qu'il invite son public, qu'il ne cesse d'impliquer et d'arraisonner, de façon socratique. L'historien de la philosophie ne trouvera pas ici beaucoup d'éléments d'analyse textuelle ou d'érudition, ni davantage un commentaire de l'ensemble du dialogue ; l'exercice n'est pas même exclusivement platonicien, puisqu'il revisite plutôt, en acte, une forme de disposition socratique.

Jean-François PRADEAU

Andrei Timotin, *La Prière dans la tradition platonicienne, de Platon à Proclus*, Turnhout, Brepols, coll. « Recherches sur les Rhétoriques Religieuses », 2017, 296 p., 80 €.

Cette étude diachronique de la théorie et de la pratique de la prière telles qu'on les trouve dans les textes des philosophes platoniciens se structure en sept chapitres, consacrés respectivement à Platon, au *Second Alcibiade* pseudépigraphe, à Maxime de Tyr, à Plotin, à Porphyre, à Jamblique et à Proclus.

Le premier chapitre analyse la réglementation à la fois critique et conservatrice des *Lois* et de la *République*, qui vise à intellectualiser la prière individuelle tout en maintenant les formes du culte civique. Y sont alors comparées les prières du *Phèdre*, du *Phédon* et du *Timée*, porteuses d'une valeur philosophique, mais aussi littéraire et éthique. L'auteur s'intéresse ensuite au prolongement de cet effort que l'on trouve dans le *Second Alcibiade* et à sa recherche d'une prière épurée qui soit authentiquement vertueuse, évitant à l'orant de demander ce qui lui nuira. Ce texte sert de base à la *Dissertation* de Maxime de Tyr sur la prière, qui en systématise l'argumentaire en envisageant que la prière pétitionnaire porte soit sur la providence, sur le destin, sur la fortune ou sur ce qui dépend de l'homme, et propose de la remplacer par un entretien philosophique avec le divin. Il prépare ainsi le terrain à un Plotin qui n'admet l'efficacité de la prière qu'au niveau de l'âme irrationnelle, à moins de la concevoir comme une attitude silencieuse de disponibilité à l'intelligible et à l'Un. Le chapitre suivant compare les critiques de Porphyre envers la prière traditionnelle avec la défense qu'il en fait dans le fr. 28 de son *Commentaire sur le Timée*, et propose de résoudre cette tension par une présentation de la hiérarchie des dieux et démons bénéficiaires du culte telle qu'on peut l'inférer de ses autres œuvres. L'auteur utilise ainsi ses travaux antérieurs, et il fait de même pour Jamblique, dont il décrit la conception de la prière comme une action sur l'orant plutôt que sur le dieu, à l'action duquel il se rend disponible

pour préparer une union en trois étapes avec lui. Le dernier chapitre insiste enfin sur l'universalité de la prière telle que conçue par Proclus, à savoir une conversion vers le divin, cette fois en cinq étapes, correspondant aux cinq types de cause et aux cinq degrés de divinité du système proclien.

Outre ces sept auteurs de référence, d'autres penseurs sont utilisés, de façon ponctuelle ou récurrente, pour fournir à l'analyse un argument parallèle, pour proposer un contraste, ou offrir un contexte. Cette pratique est parfois très heureuse, notamment dans le chapitre sur Maxime de Tyr, dont l'argument s'éclaire tant par la comparaison avec de plausibles sources stoïciennes que par l'opposition avec son contemporain Apulée. Au contraire, certaines comparaisons sont plus surprenantes et auraient mérité une explication (Platon est-il éclairé par Ménandre, ou Proclus par Synésius ?). De plus, dans le chapitre sur Porphyre (dont le corpus est certes plus difficile à exploiter en raison de sa nature fragmentaire), ce dernier est parfois effacé par l'importante mobilisation d'autres penseurs, qu'il s'agisse de Platon, d'Épicure, de Cicéron, de Clément d'Alexandrie ou d'Origène. On peut d'ailleurs s'étonner qu'aucun de ces deux derniers, dont les textes sont fréquemment examinés au cours de l'ouvrage, n'ait fait l'objet d'un chapitre séparé. Le choix de présenter de multiples points de comparaison renforce cependant l'intérêt principal de l'ouvrage, qui offre une utile mise en perspective des façons dont le platonisme antique a approché la prière, de leurs enjeux et de leur évolution sur le long terme.

Corentin TRESNIE

Aristote, *Métaphysique Lambda*, présenté et traduit par Fabienne Baghdassarian, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2019, 432 p., 30 €.

Voici donc, dans la série que les éditions Vrin consacrent à la *Métaphysique* d'Aristote, le livre Lambda, que beaucoup ont considéré comme le couronnement de l'ouvrage, pour autant que la *Métaphysique* soit un ouvrage. Fabienne Baghdassarian se tire fort bien de cette tâche vraiment difficile. Dans une introduction d'une quarantaine de pages, elle prend parti dans la querelle immémoriale sur le statut de ce livre. Elle le fait de façon convaincante, en retournant tout simplement au texte. Ce livre parle du dieu d'Aristote, et c'est même lui qui en parle le plus dans le corpus conservé, mais ce n'est pas un traité de théologie ; ce n'est même pas un traité des substances immobiles : c'est le complément indispensable dans l'entreprise aristotélicienne d'une étude de la substance (ousiologie générale). Dans le livre Lambda, le Premier moteur immobile n'est pas principalement étudié comme moteur (et donc en relation avec ce qu'il meut), mais comme substance d'une espèce particulière. Il faut ajouter, et F.B. n'insiste peut-être pas assez sur ce point, que c'est dans ce livre que sont donnés de précieux éclaircissements (notamment avec des exemples) de la théorie générale du changement exposée dans le livre I de la *Physique* à partir de trois principes (forme, réceptacle, privation). Mais, et sur ce point F.B. a raison, le traitement que ce livre fait subir à la substance ne serait pas possible dans un ouvrage physique. La présence importante des substances sensibles dans ce livre ne lui enlève donc pas sa propriété principale, celle d'être un livre *métaphysique*. F.B. n'explique pas assez (faute de place) pourquoi elle qualifie ce livre d'*archéologique*. De même, il n'est pas faux d'en faire un livre dialectique, si on prend soin de préciser jusqu'à quel